



Wahiba Khiari

Nos silences

elyzad poche

Nos silences

Wahiba Khiari

Nos silences

roman

elyzad *poche*

À Nannas, ma grand-mère qui nous a quittés
aujourd'hui. Je suis sûre qu'elle aussi avait
encore beaucoup de choses à dire.

Vendredi 13 février 2009

*Écrire c'est aussi ne pas parler. C'est se taire.
C'est hurler sans bruit.*

MARGUERITE DURAS

Je suis née à retardement, une alerte à la bombe, une grenade dégoupillée par la nature, une déflagration annoncée, un danger. Je suis née quelque part où il me fut bon de vivre, jusqu'au jour où je réalisai qu'autour de moi, rester en vie était devenu un projet de société, le régime en vigueur.

Tout s'était passé très vite, trop vite pour réaliser ou comprendre. En quelques mois, nous avions glissé des craintes aux regrets, des simples prémonitions à la totale désolation. La déchéance arriva par vagues successives, nous étions tous pris dans le courant : ceux qui n'étaient pas engloutis allaient s'échouer sur une île lointaine. La vague ne nous accordait aucune trêve, elle disloquait les familles, décousait les liens amoureux et teintait d'encre rouge les dessins des enfants. La violence s'était installée et nous nous habituions à l'horreur.

Il le fallait bien pour continuer à vivre.

En ce temps-là, j'enseignais l'anglais à des élèves prisonniers de leur langue et de leur patrie, deux femelles apeurées qui écrasent leurs petits sous le poids de leur corps, en pensant

les protéger. Pourtant elle n'est plus très maternelle, notre langue. Si possessive et dominante depuis qu'on lui a octroyé le statut de maîtresse absolue !

J'enseignais l'anglais langue vivante dans un pays où l'on se mourait.

Je n'étais pas voilée ; ne jamais céder à la menace. J'avais un élève qui se prenait pour un caïd, il croyait pouvoir imposer sa loi en cours parce que son père et son oncle étaient au maquis. Dès mon arrivée au lycée, les professeurs m'avaient conseillé de l'éviter. Je n'ai pas pu. Un jour, il m'a manqué de respect, je l'ai envoyé chez le proviseur, avant de claquer la porte il m'a menacée devant ses camarades. J'ai alors demandé un conseil de discipline, on a essayé de m'en dissuader, j'ai tenu bon et convoqué ses parents : je me doutais que personne ne pourrait l'accompagner, il n'était qu'une victime lui aussi, mais je refusais de le traiter comme tel. Il a disparu une semaine entière, durant laquelle j'ai connu les affres de la peur ; le matin, le soir, sur la route du lycée, je m'attendais à les voir surgir à tout

moment. Je venais de mettre ma vie en danger et me demandais si cela en valait la peine. J'aurais pu prendre quelques jours de congé, mais qu'auraient pensé mes élèves ? Quel bel exemple de courage ! La peur insufflait en moi un étrange sentiment de fierté que je n'aurais sûrement pas eu si j'étais restée à la maison. Enfin, le jeune téméraire est revenu accompagné d'un homme, soi-disant son oncle, ils se sont excusés. Désormais, il cessera de faire l'intéressant.

Je n'étais pas voilée et j'enseignais la langue des « renégats » dans un établissement mixte. Je réunissais à moi seule la liste des raisons pour lesquelles ils s'étaient donné le droit de tuer. Malgré cela, je suis restée, et j'y serais encore si j'avais pu changer les choses.

Quand je tendais la main à un collègue, lui-même enseignant la langue de Shakespeare, et qu'il s'empressait, effrayé, de retirer la sienne pour la cacher loin derrière son dos, je ne ressentais ni offense ni gêne, non, rien de cela ! Ce geste stupide ne faisait que conforter mes désillusions ; une envie folle m'étreignait,

échapper à cette image de la main amicale tendue qu'on assassine dans le dos... Encore une !

Un jour, lors d'un cours de « listening », j'ai voulu expliquer à mes élèves le sens de la chanson de John Lennon, *Imagine*. L'idée que le paradis, l'enfer, ou la religion puissent ne pas exister les choquait. Ils avaient peur de ces mots perçus comme autant de blasphèmes. Je les ai amenés à « imaginer », juste « imaginer », un monde sans haine, sans violence, plus besoin de punitions ni de récompenses, pas de lois ni de règles. Je leur ai expliqué qu'on avait le droit de rêver et surtout le droit de l'exprimer avec des mots. Que s'ils parvenaient à penser le monde selon Lennon, ils comprendraient mieux le sens profond de l'islam, et des autres religions ; le paradis, c'est un peu ça aussi.

Sonne la cloche, je rejoins une autre salle de cours, j'attends devant la porte que le professeur de musique sorte, je fredonne silencieusement *Imagine*. Mais une fois à l'intérieur, je tombe sur ce long texte étalé sur le tableau

noir : un hymne de guerre anti-juifs, cascade de mots violents, appel à la haine, où tout se confond, race, religion et politique. Je ne donne pas ma leçon d'anglais. J'essaye de remplacer la haine par la tolérance, au moins la tolérance ! Tenter, dans un dernier élan, d'adoucir l'esprit de ces jeunes.

Je savais déjà qu'après moi, on leur inculquerait d'autres leçons obscures.

Désespérée, impuissante, épuisée, j'avais à peine assez de lucidité pour espérer écrire mon désarroi. Je criais, je gémissais, mes mots éclataient ; comme des cailloux tranchants, ils finissaient par déchirer la feuille sans jamais parvenir à me délester de la lourdeur de ma peine.

Puis je ravalais tels quels ces jets de textes avec le même arrière-goût amer qui me permettrait de conserver vivant le souvenir de ces années noires. J'avais sous les yeux une génération d'hommes et de femmes, leur avenir se jouait devant moi, et j'étais incapable de leur venir en aide.

Alors je suis partie, un peu comme on se lance sur une feuille blanche, avec en tête juste un mot qui inspire et l'espoir profond d'une lointaine écriture. J'ai quitté mon pays parce qu'il ne m'était plus supportable ni même possible d'y vivre. L'espoir était ailleurs, l'amour aussi. Je n'ai pas choisi ma terre d'accueil, elle me fut imposée : les seules frontières qui m'étaient encore perméables. N'ayant pas en vue une terre promise, je pouvais prétendre à une terre due. Je l'ai supposée temporaire, un tremplin pour traverser la grande bleue, ramener mes mots chez eux, m'exiler avec eux.

Algérie, années 1990. C'est la décennie noire.
Dans le conflit, les corps des filles sont prises de guerre,
enjeux, trophées. Elles se taisent, de honte. Puis on
demandera à ces très jeunes filles de pardonner.
Tandis que résonne l'histoire déchirante de l'une d'entre
elles, la narratrice raconte comment elle a dû choisir l'exil
pour vivre enfin.
Deux paroles de femmes en écho, haut et fort, en
mémoire de toutes les autres, d'Algérie ou d'ailleurs...

PRIX SENGHOR DU PREMIER ROMAN

Si elle a pu fuir et échapper au séisme, Wahiba Khiari le porte
au plus profond d'elle-même et ne peut s'en défaire. Pas plus
que nous qui la lisons.

Marina Da Silva, *Le Monde Diplomatique*.

Une voix magnifique et tremblante.

Leïla Slimani, *Jeune Afrique*.

Wahiba Khiari est née à Alger en 1969. Elle a enseigné l'anglais
dans un lycée proche de Constantine. En 1997, elle quitte
l'Algérie pour aller vivre en Tunisie, où elle enseigne, écrit et
devient libraire. En 2016, elle décide de s'installer au Québec.
Nos silences est son premier roman.



9 782492 270697

7,80 €

www.elyzad.com

elyzad poche